

FERNAND BRAUDEL (1902-1985)

Il était de ces hommes que la vie paraît avoir comblés. Mais c'est tout au contraire : c'est Fernand Braudel qui n'a cessé de donner à la vie, de l'enrichir à force de volonté, d'intelligence et de travail. De passion, surtout : il l'évoque aux premières lignes, inoubliables, de la Méditerranée et c'est elle encore qui fait comprendre la générosité, l'incroyable dépense de savoir et d'écriture qui constituent son œuvre.

Il nous a quittés chargé de gloire et d'honneurs qui le faisaient sourire et qui l'ont rendu heureux. Mais cette célébration tard venue risque de figer l'image que nous gardons de lui, de clore abusivement une œuvre multiforme et qu'il a toujours voulu maintenir ouverte. Dans l'émotion qui entoure cette grande mort, il est sage de s'interdire tout bilan. Depuis un demi-siècle, la pensée et l'influence de Fernand Braudel ont toujours été en chemin, aux Annales et bien au-delà d'elles. Il faudra longtemps attendre encore pour en mesurer les véritables effets. Il n'est pas trop tôt en revanche, pour saluer ce qui fut le projet d'une vie tout entière faite de combats et de débats.

Il l'a souvent rappelé : tout a commencé pour lui avec les « éblouissantes » Annales de Marc Bloch et de Lucien Febvre. Tout, c'est-à-dire une foi sans partage, inlassablement proclamée, dans l'unité des sciences de l'homme. Il y voyait l'avenir d'une histoire accueillante à tous. « Plus ardemment encore que quelques autres, il s'est porté au centre, au vif de cette vaste et très diverse révolution des sciences sociales, de ce combat toujours en cours dont l'enjeu reste la connaissance de l'homme. » L'hommage que Braudel rendait à Febvre voici

Annales ESC, janvier-février 1986, n° 1, pp. 3-6.

trente ans, il faut le lui rendre aujourd'hui, tant, de l'un à l'autre, la même volonté intellectuelle et politique s'est continuée. On la retrouve à l'œuvre dans tout ce que Fernand Braudel a entrepris.

Dans ses livres, qui associent l'écriture la plus personnelle au projet le plus collectif. Des œuvres provisoirement achevées, La Méditerranée et Civilisation matérielle, économie et capitalisme, au chantier désormais inachevé de son Histoire de France, le même souci revient de reprendre sans trêve un problème en l'enrichissant à chaque fois de lectures et de débats nouveaux jusqu'à en reformuler les termes. Et ce travail de réécriture indéfinie traduisait moins chez lui l'insatisfaction d'un auteur que la volonté de rendre compte, avec humilité, d'une situation de la recherche. Quels livres portent, plus que les siens, les marques d'un travail souvent né sur leurs traces, quels livres disent plus en clair ce qu'a été le mouvement des sciences de l'homme au cœur de notre siècle ? Ainsi cette œuvre singulière et incomparable s'est toujours voulue, dans la durée, collective et rassembleuse.

Dans la politique scientifique, ensuite, dont il a été l'avocat obstiné. Fernand Braudel n'a pas été le marginal qu'on a voulu, tardivement, faire de lui. Il n'a pas été non plus le fondateur d'empire, régnant sur d'innombrables provinces pacifiées, que l'on évoque trop complaisamment. Il fut l'homme d'une conviction scientifique et il livra bataille sur bataille pour la faire triompher. De la présidence du jury d'agrégation, il avait fait le moyen d'une politique de recrutement et de formation qui a modelé une génération d'historiens. De la présidence de la VI^e Section de l'École Pratique des Hautes Études à la création de la Maison des Sciences de l'Homme, il s'est attaché à créer les conditions d'une vraie confrontation, immédiate et empirique selon ses goûts, entre les sciences sociales. Ces institutions qu'il a animées à longueur de vie n'ont pas eu d'autre but que de créer pour les chercheurs des espaces libres dont il aurait voulu qu'ils demeurent durablement affranchis des pesanteurs académiques.

Aux Annales, enfin, dont il eut la responsabilité directe de 1956 à 1969. Dans la tâche d'unification des sciences de l'homme à laquelle il s'était voué, Fernand Braudel réservait à l'histoire un rôle central. Non parce qu'il était lui-même historien mais parce que, comme Bloch et Febvre avant lui, il était convaincu qu'elle était « indispensable à une méthodologie commune » et que son apparente faiblesse — de toutes les sciences humaines, l'histoire n'est-elle pas « la moins structurée » ? — constituait une vraie force. Alors même que les jeunes sciences sociales tendaient à s'affirmer contre l'histoire, les Annales eurent pour mission de défendre et d'illustrer cette conviction fondamentale qui renvoyait aux origines mêmes de la revue.

Braudel, il l'a souvent dit, n'était pas un « homme de revue » comme l'avaient été, chacun à sa manière, Bloch et Febvre. Il choisit d'ouvrir les Annales aussi largement qu'il le put aux expériences neuves, aux grandes enquêtes collectives, aux contributions des disciplines voisines. En mettant la revue au service de la communauté scientifique, en nouant à travers elle d'autres solidarités, il en affirma le rôle : lieu de rencontres et d'initiatives, dans un moment où de telles tentatives étaient périlleuses, de tels lieux étaient rares. De cette conjoncture faste qu'elles avaient contribué puissamment à créer, les Annales enregistraient les effets en retour : elles avaient été minoritaires et batailleuses, elles tendaient à devenir une référence obligée, une



institution incontournable. Fernand Braudel le regrettait, qui redoutait tous les académismes.

Plus fondamentalement, en les forçant à la confrontation dans des conditions qui étaient parfois difficiles, dans la tourmente des années soixante, il invitait les historiens à refuser la tentation d'un repli sur soi. Sous sa direction, les Annales ont conduit l'histoire à redéfinir sa place au sein des sciences de l'homme, et ont contribué à modifier ses pratiques. Le territoire de l'historien, grâce à Fernand Braudel, n'a pas cessé de s'élargir. Mais en progressant, la recherche s'est faite plus spécialisée, plus localisée, courant ainsi à la fois le risque de l'éparpillement et celui de la renaissance d'une conception cumulative de l'histoire.

Pourquoi chercher à le dissimuler ? Fernand Braudel avait bien des réserves à l'égard de la revue dont il avait transmis la responsabilité voici plus de quinze ans, et dont il s'était progressivement détaché. Il a dit les raisons de ses réticences et de ses critiques. Il ne niait pas que la revue se fût diversifiée et en partie renouvelée. Mais il lui reprochait d'éparpiller les intérêts et de mal distinguer, parfois, l'accessoire de l'important. Son projet avait été celui d'une histoire globale, intégrant les apports de toutes les sciences de l'homme. Nous nous livrions à des expérimentations plus locales, que nous souhaitions plus explicitement soucieuses des procédures scientifiques mises en œuvre, plus attentives à l'appréciation des apports mutuels de pratiques disciplinaires confrontées.

Ses reproches nous paraissaient injustes. Avec lui, nous raisonnions, nous argumentions : l'histoire restait fondamentalement soucieuse d'appréhender le social à travers tout un système de différences, les Annales multipliaient les points de vue non pour séparer mais pour mieux construire, et toujours fidèles à l'esprit qu'il avait défini en 1969, elles s'efforçaient de se porter « autant que faire se peut et tous risques acceptés, à la limite même des novations qui s'esquissent ». Nous ne l'avons pas souvent convaincu. Nous avons, lui comme nous, appris à vivre avec ce désaccord.

Car sur les Annales, il n'avait pas seulement les droits que lui donnaient le passé et son œuvre. A cette revue qu'il n'approuvait plus, il n'a jamais cessé d'être profondément attaché et c'est ainsi que nous recevions ses critiques. Chacun d'entre nous garde le souvenir de ses visites fréquentes et imprévisibles : il feuilletait les livres reçus, scrutait les sommaires à venir, il emportait avec lui quelques manuscrits qu'il nous renverrait annotés. Et puis il nous disait ce que les Annales avaient représenté pour lui, ce qu'il en attendait pour demain. C'était à nouveau le langage de la passion qui a traversé sa vie et auquel rien ne pouvait longtemps résister. C'était le vrai prix du rude et affectueux compagnonnage qu'il aura voulu, à toutes forces, maintenir. Nous n'avons pas cessé, il le savait, de lui en être reconnaissants. Et déjà sa passion nous manque.

Les Annales